

ALCAZAR 1918

Au “Figaro” on est dans le cloaque et la mode est à l’acte gratuit. Fantomas règne au cinéma et Claudel au théâtre. Les “planqués” de 14, eux sont plutôt à “L’Alcazar”. Dans la salle on distingue Sarah Bernhardt canonisée et Jeanne d’Arc avec sa légion d’honneur. Mauriac jeune aussi, qui raconte qu’aux Chartrons on a toujours su combattre la dépression à coups de liqueur Fowler à l’arsénite de potassium.

Sur la hauteur du plateau de scène dansent les cheval-légers de crépon affichant leurs mémoires lacérées, à présent, et soudain canardés de partout par des poilus planqués sous les sièges ; ils fuient poursuivis par les yahous en compagnies sacrées jusque sur les corniches élevées où l’on voit des tricoteuses tranquilles du Quartier d’Issac de Saint-Médard en Jalles qui distribuent les pensions aux familles de soldats à travers les campagnes ; visages fatigués privés de corps de ces mêmes soldats venant par-dessus l’épaule de Peuple traiter de de leurs maigreurs aventueuses.

À ce moment-là, grâce à quelques infiltrations de réel : bandeau blanc du marché, fanions blancs et rouges dans un vent de redoux, douceur du pelage de l’agneau juste né à travers le grillage, c’est “*la percée*” du rêve comme le placage d’un meuble qu’on ponce trop, réduisant les reliefs les plus considérables à des tas de viande saignante précipités dans les voitures explosées, les cours d’eau, les champs...